

NOUS SOMMES MALADES A MOURIR DE LA PRÊTRAILLE

Tout commença par un beau matin ensoleillé mais un peu frais de septembre, quand Gilbert péta un plomb — une fois n'est pas coutume — en entendant résonner dans sa tête les cloches de l'église du petit village de Bazas, où il vivait depuis 64 ans, c'est-à-dire depuis toujours. Il était en train de prendre son petit déjeuner — ses traditionnelles tartines de pain dur trempées dans un bocal de hareng en marinade, seul héritage laissé par sa mère, décédée six mois plus tôt d'une mauvaise chute d'un escabeau en voulant attraper justement ce fameux bocal — en tête-à-tête avec Poupouille, son vieil épagueul coupé de bouledogue à moitié borgne suite à une bagarre qui avait mal tourné avec un chat presque aussi gros que lui.

— Putain, cette fois y en a plein le cul, on va pas se laisser emmerder par trois grenouilles de bénitier ! dit Gilbert en enfilant son pantalon en velours côtelé acheté pour l'enterrement de sa mère dans le seul magasin de vêtements du village, tenu par la mère Grasse, une vieille prostituée à la retraite qui exerçait encore son ancienne activité à l'occasion pour arrondir ses fins de mois, ainsi que le savait bien Gilbert, ce petit canaillou.

Son premier réflexe fût d'aller demander du renfort à Pierrot, son vieux pote qui tenait le bistrot du village : lui, il saurait rameuter les autres, les chasseurs, les pêcheurs, les boulistes, les turfistes. Faut dire que Gilbert, mener les foules, c'était pas son truc et ça l'avait jamais été, plutôt du genre solitaire le type, le genre que certains jours, même ceux qui le connaissaient bien osaient pas lui dire bonjour quand ils le croisaient dans les rues du village.

Une fois ses bottes vert bouteille en caoutchouc enfilées, il sortit de chez lui et traversa le village encore endormi à grandes enjambées, maugréant dans la barbe qu'il n'avait pas — pas faute d'avoir essayé : il avait bien remarqué que le genre bourru barbu ça plaisait aux femmes, enfin à certaines, mais ça n'avait jamais vraiment voulu pousser et il préférait encore se raser que d'avoir une ridicule touffe grise ressemblant à un postiche. Le bistrot venait d'ouvrir et, en cette heure matinale, il était le premier client :

— Pierrot, faut que tu m'aides !

— Quoi ? Déjà l'apéro ? T'es en avance ce matin, Gilbert, tu t'occupes pas de tes vaches ? Elles vont te réclamer, pire que les femmes des poivrots quand ils sont pas rentrés pour bouffer à 20h30 et qu'elles appellent ici pour m'engueuler au téléphone.

— Y en a marre des cloches, Pierrot.

— Cloches, ouais j'aurais pas dit ce mot mais c'est vrai que c'est des cloches, y en a qui sont franchement pas aidées : à se demander ce qu'ils leur ont trouvé leur bonhomme, tiens, la Ginette par exemple...

— Mais non j'te parle pas des bonnes femmes, je te parle des cloches des curetons qui nous font chier trois cents fois par jour, t'en as pas marre toi ?

— Si, c'est vrai que c'est chiant et les clients se plaignent : y a des fois on n'entend rien aux commentaires du quinté.

— Et si on allait lui sonner les cloches au curé ?

— Ouais, c'est vrai, de quel droit il nous emmerde avec ses cloches, ce con-là ? Qui est encore catho ici ? A part la vieille Grangier mais elle peut même plus aller à la messe.

— Tu parles, ça fait quo, dix piges qu'elle est en déambulateur cette ancienne collabo.

— T'exagères, on n'a pas de preuve qu'elle ait vraiment collaboré.

— Tu rigoles ou quoi ? Avant la guerre, sa famille habitait dans une grange et à la Libération ils avaient fait construire un château, le loto n'existait pas à l'époque je te signale.

— C'est vrai que c'est louche.

— Bon, tu t'équipes et on y va !

— Je m'équipe ?

— Ben oui : râteau, pelle, matraque, j'en sais rien, ce que t'as, quoi.

— Mais on va pas lui faire de mal quand même ?

— Il faut lui faire peur, le traumatiser pour qu'il renonce à ses cloches de merde.

— Mais quand même, une matraque ?

— Tu veux qu'on fasse comment sinon ? Qu'on se déguise en Diable ?

— Et tu crois qu'à nous deux on va pouvoir l'effrayer le père Biniouze ?

— Ben, justement, je pensais qu'avec tous les gars que tu connais on pourrait recruter quelques types baraqués.

— Attends, tu me fais peur Béberty, on dirait un genre d'expédition punitive ton truc, tu sais que je suis pacifiste, moi.

— Mais oui moi aussi, je suis pour l'amour, la paix et toutes ces conneries mais y a des limites et moi ma limite c'est les cloches...

— T'as raison, j'appelle Jeannot, le charpentier, Paulo le bûcheron...et qui d'autre ?

— Comment il s'appelle le déménageur ?

— Monsieur Cassoulet/Tarte aux fraises ?

— Euh peut-être, j'en sais rien : un très grand, au moins cent vingt kilos, une gueule de boxeur.

— Oui, c'est lui : Monsieur Cassoulet/Tarte aux fraises. J'ai toujours trouvé plus facile de retenir les gens par ce qu'ils commandent que par leurs prénoms, je sais pas pourquoi.

— Et t'as son numéro à ton Cassoulet/Tarte aux fraises ?

— Attends, j'vais voir.

Quinze minutes plus tard, Gilbert et sa bande de gros bras pénétrèrent dans l'église vide, bien décidés à en découdre et à mettre un terme à cet ignoble boucan.

— Il est où ton curé ? demanda Pierrot, armé du taser que son beau-frère avait volé à l'amant de sa femme le soir du 14 juillet à Casteljaloux.

— Qu'est-ce que j'en sais moi ? On n'a qu'à foutre le feu, en souvenir. Qui a un briquet ?

— Et si on pissait un coup sur le Christ ? Ca fera peut-être mieux prendre le feu, non ? proposa Cassoulet/Tarte aux fraises.

— Tu pisses du white spirit ou quoi ?

— Tu m'insultes ? demanda Cassoulet/Tarte aux fraises, dont l'humour était presque aussi limité que l'intelligence.

— Eh, les gars, on va casser les bancs, comme ça, ça brûlera mieux, ordonna Gilbert.

— Vous croyez que je peux m'en prendre un peu pour faire du bois de cheminée pour cet hiver ?

— On n'est pas des voleurs, Paulo, recadra Gilbert.

— On est quoi alors ?

— Des révolutionnaires, répondit Gilbert avec une emphase qui lui était très peu coutumière et, joignant le geste à la parole, il monta sur un banc en brandissant une pelle rouillée et Pierrot le prit en photo avec son portable, un événement fondateur quand on sait ce qui se passa par la suite.

Le curé arriva juste à temps pour sauver son vin de messe et voir le visage des incendiaires danser à la lumière des flammes, un peu comme dans les films.

— Allez mourir en Enfer, fils de Satan ! hurla-t-il de toutes ses forces.

Sans réfléchir, Cassoulet/Tarte aux fraises s'empara de la pelle rouillée et assomma le curé d'un bon coup dans la tronche — net, précis, sans bavure.

— Il nous a vus, faut qu'on le bute, il est pas mort là, il respire, je l'entends ! dit Gilbert en se penchant sur le corps du serviteur de Dieu qui n'en menait pas large.

La suite ne fut pas belle à voir.

Dès le lendemain, le mouvement avait gagné tout le département : les églises brûlaient les unes après les autres, sans qu'on sache bien pourquoi, et la mort atroce du père Biniouze, dont on avait retrouvé le corps calciné dans son moustier en loque, faisait la une de la P.Q.R. Partout dans la campagne, les curés étaient pris en chasse par des groupuscules autonomes brandissant des fourches comme les paysans qui chassaient le monstre de Frankenstein dans Frankenstein. On vit même des cadavres de curetons plantés dans les champs en guise d'épouvantails — ils attiraient pourtant les corbeaux —, ou bien traînés par des tracteurs, ou encore découpés en petits bouts sanglants dans les champs immenses après le passage d'une moissonneuse-batteuse. Comment une telle violence avait-elle pu être ainsi déchaînée ? Et pourquoi ? Tous les acteurs du « sac de Bazas », ainsi qu'on le surnommait déjà, étaient retournés à leurs occupations domestiques et n'en avaient rien à foutre.

Le surlendemain, la situation dégénéra pour de bon, la région entière était touchée. En effet, sans que l'on sache vraiment qui en avait pris l'initiative, un mot d'ordre s'était diffusé à vitesse grand V sur Internet dans les heures qui avaient suivi l'incendie de l'église et le meurtre du curé de Bazas : sous le nom de code de « Nous sommes malades à mourir de la prêtraille », des centaines de zigs se présentant comme les porte-parole de comités citoyens de salut public appelaient à brûler les églises mais aussi les mosquées, les synagogues et même les temples baptistes, ceux des Témoins de Jéhovah et les centres de scientologie. Pour mettre du beurre dans les épinards, Pierrot vendit au *Monde* la photo de Gilbert en révolutionnaire athée armée d'une pelle : un mouvement d'ampleur bientôt national se fédéra, autour d'une phrase surannée et d'une photo de mauvaise qualité.

Une semaine plus tard, la France avait peur, et elle avait raison.

Au J.T de France 2, on pouvait voir Marie Drucker, habillée comme d'habitude en veuve corse portant encore le deuil, dire : « La France entière est concernée par les incendies de lieux de culte, cela touche toutes les confessions et certains redoutent carrément une révolution. J'apprends à l'instant que des prêtres ont été retrouvés pendus à des réverbères dans plusieurs grandes villes de France. Les campagnes ne sont pas épargnées, je vous rappelle d'ailleurs que tout a commencé à Bazas, petit village girondin. »

Dans un reportage, on vit Christine Boutin en pleurs supplier face caméra : « J'en appelle aux incendiaires, aux vandales, aux criminels : je vous en conjure, il n'est pas trop tard pour retrouver la raison. Arrêtez ce massacre de croyants, qu'ils soient catholiques, juifs ou musulmans. J'ai demandé une audience à Benoît XVI pour que les catholiques persécutés puissent trouver asile à Rome en attendant que l'ordre revienne dans notre pays. Amen », conclut-elle en serrant son rosaire contre son cœur.

Effectivement, l'heure était grave : dans les campagnes, des groupes d'agriculteurs et d'apiculteurs surarmés, exprimant à la fois leur haine de la PAC, leur aversion des consortiums agroalimentaires et un refus total d'obéir à quelque forme d'autorité que ce soit, balancèrent des cocktails Molotov à travers les vitraux des églises, les saccagèrent, se torchèrent avec les missels, brisèrent les chapelets et les statues et, pour les plus enragés, bouffèrent parfois des pages de la Bible avant de s'enfoncer les doigts dans la bouche pour les vomir sur des cadavres de curés.

Des émeutes éclatèrent également dans toutes les grandes agglomérations d'abord, puis partout ensuite ; dans les banlieues, des gens encagoulés explosèrent leurs propres mosquées au fusil à pompe, firent tout flamber et détruisirent dans la foulée leurs « installations » sportives datant des années 60, les Pôles Emplois (qu'ils appelaient depuis longtemps Pôle Chômage) et les commissariats les plus proches — les flics apeurés, se réfugiant sur le toit, furent héliportés en catastrophe vers des bases militaires avant de subir un lynchage en règle.

En centre-ville, c'était pire : une folie furieuse avait gagné la population qui, non contente de balancer des voitures-béliers dans les églises, les temples et les synagogues, s'en donnait à cœur joie pour raser entièrement ces sinistres endroits avec des rouleaux compresseurs volés sur des chantiers par des mecs qui en avaient marre de se faire exploiter. Les villes brûlaient ; tous les centres représentatifs d'un pouvoir quelconque — commissariats, gendarmeries, palais de justice, prisons, mairies, écoles — sentirent le vent des boulets de démolition et subirent de plein fouet les terribles impacts jusqu'à connaître une totale annihilation. Au crépuscule, l'on pouvait voir se balancer dans la lumière incertaine du couchant des cadavres d'imams, de curés, de prêtres et de rabbins, pendus par les tripes aux panneaux publicitaires vantant les mérites d'un monde en ruine, à chaque coin de rue.

Qui l'eut cru ? Un mouvement de libération que nul ne pouvait plus maîtriser se forma autour de l'action quelque peu irraisonnée de Gilbert et sa bande de piliers de bistrot. Parmi les membres de cet élan nouveau se trouvaient des intellectuels athées comme Michel Onfray ou Patrice Carmouze mais aussi, plus étonnant Astrid Veillon ou Vanessa Demouy — qui en profitaient pour faire la pub de leur pièce de théâtre politiquement engagée écrite par Florian Zeller et Jean-Marie Bigard, sobrement intitulée « Le string sous le tchador : j'adore ».

Mais que faisait la police ?

C'est une bonne question : à vrai dire, rien. Deux semaines après le début de la Grande Révolte, les émeutiers prirent d'assaut Matignon et l'Élysée. Les ministres malchanceux qui ne parvinrent pas à s'enfuir furent pendus à des câbles à tous les ponts de Paris, à intervalles réguliers, avec les membres de leur cabinet et les attachés ministériels. Sarkozy, ainsi que sa famille, trouva refuge en Italie, dans une villa de Silvio Berlusconi qu'il gagna dans un hélicoptère de l'armée. « On reste là le temps que ça se calme, ça vaut mieux, mais vous en faites pas, au bout d'un moment ils vont se calmer tout seuls », dit le président aux médias français peu avant son départ, se fiant aux estimations d'Henri Guano qui pensait que d'ici la fin du mois tout serait rentré dans l'ordre.

On détruisit le Sénat et l'Assemblée nationale ; sénateurs et députés furent concassés et acheminés sur des sites de triage des déchets pour être recyclés en couverts en plastique.

En pleine journée, on chia même sur la tombe de l'abbé Pierre.

Pendant ce temps, l'action de Gilbert, qui s'était décidé à sortir du bois et à assumer ses responsabilités, fut vantée par les médias étrangers — il eut droit à un reportage sur C.N.N alors que Sarkozy n'y passait jamais, ce ringard — qui le présentèrent comme le leader du premier mouvement post-religieux du XXI^e siècle, ce qui ne manqua pas d'étonner l'intéressé, qui répondit dans une interview de Samuel Etienne en duplex d'un lieu gardé secret (il était quand même activement recherché par la police, l'armée, la D.S.T. et Interpol) :

— Ben moi je voulais faire taire ces foutues cloches, c'est tout. Le coup des mosquées et des slipagogues c'est pas moi, je plaide non coupable.

— Mais vous êtes à la tête d'un immense mouvement, vous en avez conscience ?

— Oui, oui, enfin plus ou moins.

Un mois s'écoula : tandis que les catholiques avaient trouvé asile religieux au Vatican, que la diaspora juive avait fait son allia en Israël et que les musulmans étaient partis au Qatar ou au Koweït, on vit fleurir, sur les ruines encore fumantes des anciens édifices de culte, un

autre genre de monument qui ressemblait à s'y méprendre à des églises lambdas, mais faites en matériaux de récupération, pas très droites et sans cloches. Gilbert, grisé par son nouveau statut — improbable mélange entre Che Guevara et José Bové, la moustache en moins — avait décidé de créer ni plus ni moins que l'ultime monothéisme à vocation interplanétaire, se désignant lui-même sous le modeste sobriquet du Très Très Grand Prophète Gilbert. Certains le décrivaient comme le nouvel Hitler, affirmant qu'il avait déjà plus d'un million de morts sur la conscience, que les gens étaient devenus dingues à cause de lui et qu'il était l'Antéchrist en personne (ça c'est Christine Boutin qui le dit).

Lors d'une interview avec Laurent Delahousse, ce dernier lui demanda :

— Mais vous ne trouvez pas ça un peu ironique ?

— Quoi, ironique ?

— Vous prétendiez abolir les religions et finalement vous en recréez une dont vous êtes le guide spirituel !

— Je préfère qu'on dise Très Très Grand Prophète si ça vous gêne pas, ça fait plus comme il faut : « guide spirituel » ça fait un peu branquignol, genre secte. Le « Nouveau Mouvement Hyper-Humaniste » que j'ai fondé n'a rien à voir avec une secte.

— Admettons, dit Delahousse en remettant sa mèche, mais qu'est-ce qui vous dit que vous n'allez pas tomber dans les mêmes ornières que les autres religions ?

— Les or quoi ?

— Les écueils, les défauts, les...

— C'est bon, vous allez pas me faire le dico des synonymes.

— En quoi êtes-vous différent des chrétiens par exemple ?

— Rien à voir avec les grenouilles de bénitiers : pas de cloches chez nous, mais à la place y a des meuglements de vache à l'heure de la traite pour l'appel à la prière. D'ailleurs, j'appelle tous les producteurs laitiers en colère à se joindre au mouvement, on a besoin de lait.

— En effet, rien à voir, excusez-moi de vous avoir offensé, Très Très Grand Prophète Gilbert, s'amenda Laurent Delahousse, conquis, lui qui avait grandi dans une ferme en Normandie et qui gardait des souvenirs émus, pour ne pas dire érotiques, de la traite des vaches par sa tante, une blonde à la poitrine généreuse et au rire cristallin.